

Le texte de Valentyne

Quand j'étais petite, chaque neige était une fête.

Quand la neige tombait la nuit et que le réveil se faisait sous une blancheur immaculée, c'était une fête. Presque mieux que la venue du Père Noël, ce vieillard aux cheveux couleur d'écume, que l'on n'apercevait jamais quand il venait déposer ses colis magiques. La cour était silencieuse, rien n'est plus silencieux que la neige qui tombe, ces minuscules flocons, brillants comme des étoiles, des flocons légers qui semblent hésiter à se poser, portés par le vent, virevoltants. L'unique arbre de la cour prenait une silhouette toute différente. Les branches légèrement plus basses que d'habitude. C'est à la fois léger et lourd la neige.

Quand la neige tombait le samedi ou le dimanche, c'était une fête : notre clan de copains partaient en haut de la colline, et nous dévalions la pente sur une luge de fortune, le plan était, une fois en bas de ne pas remonter la luge, de la laisser au dernier arrivé et de remonter en courant. Nous essayions d'attraper ces plumes d'oie qui fondaient aussitôt dans les moufles, sur la langue. Recevoir un flocon forcément plus froid et plus gros que le voisin dans le cou déclenchait rires et hurlements, nous criions : " j'en ai eu un dans le col, ça brûle!!!!" le bonhomme de neige permettait d'unir nos efforts, colle compacte, la neige devenait pâte à modeler, souple et solide à la fois.

Quand Madame Neige se décidait à voltiger, quand nous étions en classe, c'était une fête. Nous nous regardions, nous les enfants, émerveillés, comptant les minutes qui nous séparaient de la récréation, mais aussi de la bataille de boules de neige, du bonhomme.

Parfois l'instituteur, qui nous voyait nous tortiller sur nos bancs, nous faisait sortir cinq minutes plus tôt. Intenables, par ce temps, pas moyen de se concentrer sur nos livres ou nos leçons. Il pouvait bien nous faire des blagues, nous poser des questions sur Henri IV, son panache blanc, sa poule au pot, les mathématiques. Rien ne nous atteignait. La neige étendait son manteau, comme une étoile et nous appelait dans un silence admirable.

Maintenant j'ai grandi et neige est synonyme de ville, de trottoirs verglacés, d'escaliers à déblayer, les premiers jours, de gadoue noirâtre, les suivants, et des inévitables problèmes de trains..Heureusement qu'il y a un écolier et une collégienne à la maison pour se souvenir de la magie de la neige....

Le texte de Lili Galipette

Mon paysage de neige,
Il est fait de mille flocons
D'hiver et de glace d'étoiles.
La terre porte un voile froid,
Doux, pur, lumineux.
Alors que les hommes se pressent
Au chaud des maisons, je reste
Dans la poudre de givre et j'attends.
Quand la nuit tombe, la neige
N'est jamais sombre. Elle est ombre,
Fantôme dans les arbres,
Sur les toits et sous les eaux.
Mon paysage de neige,
C'est un poème en prose qui
Tombe sur la page, blanche,
Et qui reste le même
Alors que les cieux changent.

Le texte de Steppe

Le Noël Blanc

22 décembre 2010,

je me prépare à rejoindre le pays Normand pour un Noël en famille. Et je me délecte à l'avance de la quiétude promise par l'âtre familial perdu au milieu de nulle part. Je sais déjà qu'il me dispensera sa chaleur bienfaitrice quand dehors sera gelé et froid.

Si tout va bien... Un Noël blanc, enfin ! Je le rêve et le fantasme. Et je l'espère sans l'oser.

23 décembre 2010,

11h00. Le départ était prévu à 11h00, gare Lille-Flandres. Les billets étaient achetés depuis quelques temps déjà. Les valises bouclées, et, surtout, ne rien ajouter, sous peine de les voir imploser. Mais voilà, les intempéries hivernales furent de la partie et les nouvelles alarmistes des journaux télévisés du dimanche soir me décidèrent à tenter un départ prématuré, espérant trouver encore place dans un TGV plus matinal.

Je me présente donc à 8h30 au guichet vente-billets-SNCF, une 1/2heure de queue, beaucoup de voyageurs mécontents bloqués par la neige, 1h00 de retard en moyenne pour chaque train.

La jeune femme derrière le guichet, excédée déjà par les revendications diverses du public, répond à mon "bonjour" en levant vers moi un visage maussade, me renvoie un "bonjour" atone, résignée à entendre une récrimination de plus. Je lui explique que j'ai besoin d'avancer mon départ pour Paris, ayant une correspondance pour la Normandie à 13h15. Elle soupire, pianote sur son clavier, me dit que la seule solution c'est de prendre le TGV de 9h00, le seul où il reste quelques places. Lui faisant remarquer qu'effectivement, ce serait parfait s'il n'était pas déjà 9h05, elle lève les yeux au ciel et : " Ben oui, mais il a quarante minutes de retard". Évidemment ! Suis-je bête!!! Elle me prévient aussi que le trafic est généralement ralenti et que le retard sera probablement plus important. Ok, pas de problème! Je dois être à Paris au plus tard à midi. Vu que normalement le trajet dure 1h00, même avec des prévisions pessimistes, je devrais être dans les temps...

Beaucoup de sièges vides dans ce wagon 1ère classe. Les voyageurs, essentiellement des hommes d'affaire, le portable scotché à l'oreille, pour de brèves mais nombreuses

conversations professionnelles, le même style pour tous, rapide, tranchant, précis, lapidaire. Efficace, utile quoi! Mais terriblement agaçants ces multiples bips, "allo", sonneries et diverses interjections...

Mais ça n'est pas grave. Je suis à bord, confiante et rassurée.

Soudain, premier arrêt au milieu de nulle part. Dehors, rien d'autre que l'immensité blanche, silencieuse, immobile, les talus parsemés de genêts croulants sous une épaisse couche de neige. Un peu plus loin, une rangée d'arbres aux branches griffues empesées d'hiver, silhouettes soldatesques, telles des sentinelles gardant un territoire interdit. Certaines au sol, abattues lors d'une bataille que l'on devine acharnée contre l'élément déchaîné. Les gifles violentes et glacées rameutées par la tempête, qui reprend de l'ampleur, ont eu raison d'elles.

J'ai mal aux yeux, je fouille le paysage en quête d'un signe de vie, une route, un chemin, un vol d'oiseaux, un autre mouvement que les giboulées givrées dans ce no man's land aux airs d'apocalypse. Mais rien, l'uniformité des alentours donne le vertige. Le moteur du train lui aussi s'est tu. Le ciel est aussi blanc que le sol. Seule ligne de démarcation à l'horizon, quelques câbles haute tension reliés entre eux par ces immenses bonshommes métalliques, figés eux aussi dans leur vêtement cotonneux.

J'hésite entre angoisse et émerveillement...

Un mouvement ! là, à droite, rapide, aperçu du coin de l'œil. Une tache brune bondissante et perçant l'épaisse croûte neigeuse... Un lapin ! Il y a donc de la vie par là ! ouf ! Et là,... je ne l'avais pas vu, un oiseau sur un pylône, droit et fier, presque menaçant.. Inerte, jusqu'au bout des plumes. Juste un bout de vie dans l'œil , on dirait la statue divine d'un gardien de la Terre, on dirait un corbeau... Mais il est loin cet oiseau et les détails m'échappent...

Lentement, nous reprenons notre route, le paysage ne change guère, les kilomètres s'éternisent, nous roulons au pas et l'agacement gagne l'ensemble des voyageurs. Soupirs irrités, claquements de langue pour marquer son indignation devant l'ampleur du retard.

Et moi, je prends des notes sur mes billets de train. Ce voyage est trop étrange, trop intemporel, il faut que j'en garde une trace. Je jette des mots sans queue ni tête, ni rapport les uns avec les autres. Je me maudis d'avoir laissé mon Moleskine dans une valise et de ne plus savoir laquelle ni où exactement. Me condamnant à tracer mes impressions entre 2

phrases "SNCFiennes" sur des billets trop petits. A Paris, je prendrai le risque d'ouvrir mes bagages pour le retrouver. Mais là, pas envie de bouger, juste profiter du spectacle. Ne pas en perdre une miette.

Il est 10h30, nous ne savons pas où nous sommes, tout repère devenu invisible sous la neige. Nous devons arriver à 10h00. Combien de chemin reste-t-il à faire ?

Nouvel arrêt intempestif. Cette fois, un lac gelé. Et un bataillon d'arbres, longeant les rails et abritant une nuée d'oiseaux, figés sur les branches duveteuses. Cette multitude animale soudaine n'est pas sans me rappeler un célèbre long métrage d'un certain Hitchcock. Un frisson. Et un sourire... Au loin, comme survolant les collines, on les croirait en plein ciel, un camion suivi de quelques voitures roulent eux aussi au pas. Colonne d'escargots sur une route invisible semblant converger vers nous... Tout a une autre allure sous le manteau neigeux. Les illusions d'optique, nombreuses, dessinent un monde surnaturel que l'on croirait surgi du bout de la nuit, un univers parallèle dans lequel nous aurions basculé pour des raisons obscures. Punition divine pour certains, revanche de la nature pour d'autres... Peu importe. Pour moi, il y a là quelque magie à l'œuvre...

11h30. L'allure est toujours d'une lenteur infinie, toujours aucune idée de l'endroit où nous sommes ni du trajet qu'il reste à faire. Les quelques panneaux indicateurs ou bornes kilométriques croisés, recouverts de neige, ne délivrent aucun indice. Je sens l'inquiétude poindre. Dois être à Paris dans une 1/2 heure au plus tard.

Un hangar et, enfin, une inscription lisible. Depuis quelques minutes, les immeubles ont percé l'horizon et se sont imperceptiblement rapprochés des rails. La civilisation refait surface. Dois-je m'en réjouir ?

Finalement, le quai approche et les portes libèrent les naufragés excédés du TGV Lille-Paris qui accuse 2 heures de retard. Il va me falloir cavalier pour rejoindre Montparnasse-Vaugirard. Pourtant, je n'ai pas envie de me plaindre... Je n'ai pas vu passer ces 3 heures tant le spectacle était grandiose.... J'ai fait le plein de rêve et d'images étonnantes.

24 décembre 2010,

Il y a des rires et des silences près de l'âtre rougeoyant. Des étincelles d'amour dans le bois qui crépite. Il y a le blanc au dehors et nous qui nous aimons...

Et je l'ai eu. Oui, enfin, je l'ai eu mon Noël blanc....

Le texte de Marie-Laure Conéjéro

Anatomie

Neige. C'est mon nom. Je suis légion. J'arrive en milliers de flocons pour envahir vos paysages. Mes flocons sont tous différents. Vous me direz, « Et alors ? » C'est vrai, et alors ? Toutes choses d'une même famille sont différentes les unes des autres. Oui mais voilà, quand on les regarde, mes flocons semblent être de parfaites copies. Des copies de copies. Mes flocons c'est moi, en miniature. Mes flocons sont mes cellules. Quand ils virevoltent dans l'air, je suis une danseuse. Ma chorégraphie n'est jamais la même. Mes flocons décident seuls de la brise à suivre. Quand vous perforez ma peau à coups de pelle et que vous jetez du sel sur mes plaies, ce sont mes flocons qui souffrent et meurent. Quand la boue vient salir mon manteau, ce sont mes flocons qui sont souillés. Quand un bruit craquant se fait entendre sous vos pas, ce sont mes flocons qui se brisent. Sans mes flocons je ne suis rien. Sans mes flocons je m'efface. Sans mes flocons je ne suis pas Neige.

Le texte d'Allan Viger

Effet boule de neige

A des lieux et des lieux de là dans une chambre bipolaire...

Sous la neige carbonique d'une *horror* australe

Émerge une tête d'orange givrée,

La coupe pleine,

Un œil en cornée de glace

Et deux calottes glacières en fluage sous ses paupières.

Un épais manteau blanc recouvre sa nudité,

- elle, blanche comme un linge sale -

Surmonté à l'horizon par un tout petit igloo (*vu d'en haut*)

L'unique source de chaleur dans une grêle matinée.

Il tente malgré lui de se lever. Mais tombe instantanément en bloc erratique, provoquant dans sa chute un nuage de cristaux. Soudain, le flashback.

Une pluie cristallisée d'images :

La gelée de groseille tartinée par maman

Les flocons d'avoines saupoudrés de sucre glace

Le premier bonnet E de sa vie...

Ouvrant les yeux. A lui même.

« Jamais plus de neige sur le nez. »

Le texte de Fabrice Mouyon

Armstrong

C'est l'hiver de mes huit ans. Par la fenêtre, le bonheur m'appelle. C'est la chute folle des flocons. Je saute dans mon pantalon. J'enfile mon chaud blouson rouge. Je mets mes grosses chaussettes. J'attrape mes gants. Je cours dans la maison. J'évite le petit déj'-Y'a pas le temps-. Je saute dans mes bottes fourrées. Je vais au garage. Je renverse tout. Je finis par sortir du fond de cet antre ma luge poussiéreuse. En un éclair, je suis dehors. Les amis m'attendent déjà. Le tremplin est prêt en bas de la rue. Je prends mon élan et saute dans la luge. Je vais à toute vitesse. Je dépasse le lévrier du voisin. Je slalome pour éviter les grands-mères qui vont chercher leurs pains. J'arrive au tremplin à toute allure. Toutes les personnes du quartier me regardent décoller. Elles lèvent les yeux vers le ciel. J'ai quitté le sol terrestre. Je sens l'air glacial contre mes joues. Je tiens mon bonnet pour ne pas qu'il s'envole. Ici, je me sens bien. Je ne veux pas que ma luge redescende sur la planète terre. Je veux être en orbite, arrêter le temps ou voler avec ma luge comme avec un tapis volant. Je ne veux pas que l'attraction terrestre me prenne dans ses bras. Je ferme les yeux, je ne verrais pas la chute.

BALAMBALAM

Je n'ose pas ouvrir les yeux. J'enlève un gant. Je décide de tâter le terrain. Je sens du bout des doigts l'humidité de la neige et dessous la dureté d'une roche. Je tape dessus, elle résonne. Étonné, j'ouvre les yeux. J'ai atterri sur le toit d'une maison. Tout le quartier me regarde. On veut me faire descendre. Un voisin a appelé de chez lui les pompiers pour qu'ils viennent me chercher. Le quartier est terrorisé, je regarde ce paysage qui s'étend à perte de vue. Je suis heureux de pouvoir rester encore un peu entre ciel et terre.

Le texte de Tiephaine G. Szuter

Nazino

Avancer, sans s'arrêter, peu importaient la nuit, la fatigue ou le froid... Chacun de ses pas s'enfonçait dans la neige gelée sous ses pieds, et son craquement sinistre qui résonnait dans le silence avait fini par lui rappeler celui des os de ses camarades et lui devenir insupportable.

La teinte bleutée de la neige sous la pleine lune avait quelque chose d'étrange et de sinistre. Il voulait fuir, une fois encore, comme il l'avait toujours fait, il voulait fuir ces étendues hostiles et glacées, qui lui avaient pourtant semblées être le refuge idéal il n'y avait pas si longtemps.

La faim le tenaillait depuis des mois, le vent glacial le pénétrait jusqu'au plus profond de son être, et sans cesse, la crainte d'être attaqué par des loups le tirait au ventre. Il n'avait pas dormi depuis deux jours, et son corps le suppliait de s'arrêter, mais obstinément, il lui refusait cette faveur. S'arrêter, c'était perdre son avance, et prendre le risque d'être repris et ramené là où la neige virginale qui l'entourait maintenant n'était plus que boue mêlée de sang, dans laquelle se battaient de pauvres hères rendus fous par la folie d'un seul. Les yeux perdus dans le vague, il fut assailli d'images qui lui rappelèrent le cauchemar qu'il voulait fuir, d'odeurs de chairs sanguinolentes déchirées par des dents pourrissantes, de sons d'os brisés et de succion poisseuse.

Tombant à genoux dans la neige, en hurlant pour essayer de chasser ses tourments, il éclata en sanglots. Son esprit, sa volonté chancelaient, cédaient devant l'épreuve et l'horreur. Recroquevillé sur lui-même, il pleurait, comme jamais il n'avait pleuré. Ses mains s'agrippaient à la neige, qui fondait lentement entre ses doigts tout comme ses espoirs et ses rêves. Même la rage qui l'avait habité tant d'années et qui le consumait avait fini par le quitter, comme étouffée par le froid et la nuit...

Finalement, même ses sanglots semblèrent geler dans sa gorge, tandis que le vent s'était remis à souffler sur la plaine. Les yeux mi-clos, il tremblait de tous ses membres, mais son regard se portait vers son objectif, sa destination, loin par delà l'horizon. La neige l'enveloppait peu à peu, mais il ne pouvait se résoudre à quitter son étreinte, qui lui était étrangement réconfortante, après avoir tant lutté contre elle. Sa fuite lui semblait vaine, désormais, et à mesure que le crissement des flocons emportés par le vent se faisait plus lointain, il se prit à sourire.

Là, sous la lune, sous cette neige bleutée agitée par le vent, il n'était plus l'homme brisé et fuyant. Il était l'homme vaincu mais triomphant, qui avait préféré rester un homme se sachant condamné plutôt que de céder devant l'adversité et devenir une bête dévorant ses semblables pour faire semblant de survivre. Perdu dans la steppe sauvage, il était un homme libre. Un long moment passa sans qu'il ne bouge, et ses yeux finirent par se clore.

A l'abri des regards, ses soupirs se figèrent jusqu'au dernier en une mince couche de glace, qui bientôt fut emportée elle aussi par le vent, bien au-delà de l'horizon...

Le texte d'Asphodèle

Petit bonhomme deviendra grand

Il y a toujours des accrocs dans la blancheur de l'enfance. Des petites taches sombres, invisibles qui dilatent les pupilles émerveillées d'un angélique bambin. Impression sur la rétine. Flaque mouvante où se noie lentement la pureté des premiers matins. Dans une débauche de mensonges bien intentionnés. Comme un flocon de neige qui arrive sur un trottoir boueux. Il descend lentement en tourbillonnant avant de se poser sur les lèvres avides de l'enfant qui espérait ce baiser de givre brûlant.

Dans sa naïveté, le bambin n'entend que le flocon qui fredonne une musique ancienne, née dans les murmures des sources d'antan. Des notes qui appartiennent au silence.

Il sait dans ses premiers émois de petit enfant que rien ne dure puisque la neige fond si vite, et que, vite vite elle va devenir sale. Alors il continue son bonhomme de neige, façonnant des boules dans ses mains de diablotin. Il lui invente déjà un destin fastueux, lui promet d'être son ami pour la vie, à la mort. Il ne sait pas ce que la mort veut dire. Il sait juste que la neige fond et qu'il faut attendre longtemps parfois pour la revoir.

Comme il faudra longtemps, plus tard bien plus tard pour revenir de son enfance, de ces jours bénis où des anges dans le ciel lui envoyaient le miracle de la neige, avant que le doute ne s'installe sous les branches froides des arbres. Ces jours qui passaient sans le temps qui accuse de perdre son temps à faire des bonhommes de rires...

Le texte de Mister Slave

Monde blanc

Un paysage enneigé, c'est le calme après la tempête ; tout éclatait de couleurs, les rouges se battaient contre les jaunes, les bleus s'armaient de violets contre les verts. Et là...c'est la transcendance, le déluge. Tout est mis à plat, tabula rasa ! Il n'y a plus rien. Tout est recouvert d'un voile tranquille de sérénité, d'une couche de transcendance. Il n'y a plus rien, et pourtant, on devine le monde sous le monde. C'est comme si on avait évolué, changé de vision, comme si, enfin, on était Dieu...On voit la création derrière un prisme, et l'espace d'un coup d'œil, on joue à Noé. On devient les témoins privilégiés de la destruction d'un monde, et de sa renaissance, et l'on ressent une vague mélancolie, un flot romantique, qui vous secoue les entrailles, et vous fait expérimenter une supernova, la miniaturisation extrême de votre être...vous n'êtes plus rien, sauf l'élément d'un tout. Vous n'existez plus, et entrez en communion avec votre essence primale, un sentiment de plénitude anxieuse. Ce n'est pas l'inquiétude d'avoir perdu votre individualité, mais celle, au contraire, de recouvrer votre humanité. On est dans le jardin d'Eden, la paix retrouvée. Une paix immobile, tranquille...mais l'on s'arrache du néant pour revenir à l'humanité fragile...vous détournez le regard du paysage enneigé, et la condition humaine reprend ses droits, ne laissant en vous subsister qu'une légère tristesse mélancolique...vous êtes redevenu vous même...c'est la fin du rêve, le Réel vous éclate à la figure, et vous êtes transportés dans votre cellule, dans l'atome que l'on nomme corps...Dehors, pourtant, subsiste, pour un temps encore, le monde mort, le paradis silencieux, que vous n'auriez jamais souhaité quitter...

Le texte de Marcellina

La fée bleue

De glace est faite sa demeure
Et si d'aventure, le soleil,
D'un simple rayon, l'effleure
Du diamant n'a pas son pareil.

Pour elle, n'existe que le bleu.
Pas celui d'un ciel de printemps,
Ni même celui du geais soyeux,
Juste le bleu d'un blanc glaçant.

Sa pensée fige les furieux torrents
Et son souffle sème la neige;
La rivière perd son doux chant
Et même le loup est pris au piège.

Et quand son temps est proche,
Méfiez-vous de sa terrible beauté
Car ceux qui trop s'en approchent,
S'endorment pour l'éternité.

Le texte de Miss Alfie

La bise mord les parcelles de mon visage qui ne sont pas recouvertes de tissus. Je plisse les yeux malgré le masque destiné à les protéger de la réverbération du soleil. Il a neigé toute la semaine. Chaque matin, il a fallu épousseter la voiture de son épais manteau blanc. En ville, les trottoirs sont réduits de moitié, embarrassés par des amoncellements de neige grisâtre, quand ils ne se sont pas transformés en patinoire.

Devant moi, s'étend un paysage de carte postale. Je sais, ça fait très cliché cette phrase. Mais elle convient tellement bien...

Je viens de descendre du téléski. Je me suis approchée de la table d'observation, engoncée dans mon anorak et mon pantalon de ski, les pieds prisonniers de chaussures rigides qui me donnent une démarche de robot, maladroite avec ces longues tiges à mes pieds que je croise sans arrêt et qui vont bien finir par me faire chuter.

Je suis là, face au ciel bleu, face au soleil blanc de février. Je n'entends que des bruits assourdis par mon bonnet plaqué sur mes oreilles.

Les arbres ont quitté leur manteau de feuille pour revêtir celui de neige. Leurs branches nues et brunes se sont parées d'un épais collier immaculé. Les conifères plient sous le poids de cette masse blanche venue recouvrir leurs perpétuelles aiguilles. Partout autour de nous, le blanc est roi.

Au fond, le Mont d'Or vient transpercer les quelques nuages qui commencent à s'amonceler dans le ciel. Quelques points noirs laissent supposer des skieurs dans le secteur.

À mes pieds, la piste m'attend, déjà lardée de quelques traces de glissade.

À mon tour de m'élancer, le décompte des gamelles annoncées a commencé.

Le texte de CatchMe

Les Bains Russes (26 février 2011)

Sous une lueur cloutée de chrome
perçant droit du bleu éthylique,
le rouge à blanc est transperçant.

Deux étoiles se choquent à la voûte,
un tintement flacons de cristal.
Tombent alors des aiguilles de verre,
sur un blanc dur, violet de pierre.
Assourdissant bruit des éthers.

La tombe des ténèbres se pare,
d'une fêlure lourde, étourdissante...
effilée comme un béluga.

Dans l'air parfum d'herbes aux bisons
Enrobé d'une puissante saveur
de rhizomes gros de tubercules.

Enivré de cette glace de feu,
navire arctique qui fend les veines ;
Tout comme l'Amour impétueux
bouscule les morts dans ses boues noires.

Le corps, narcotisé, se lâche,
étendu nu, calé aux os,
soustrait aux serres de Sibérie.
La face happée par l'ouïe d'ombres
c'est le renoncement de la neige.

L'âme arrachée du boréal,
avec pour unique résistance,
un menu crissement dérisoire,
gratté d'un blanc cranté de bleu.

Sous les pieds les cristaux se serrent,

de près, ils se lamentent un peu.

ils s'affaissent sans se révolter.
Pour eux le sol est salubre,
se mélanger pour ne pas fondre.

Ils vitrifient leur désespoir
en un seul fabuleux miroir.

Ils savent d'avance, sans y penser,
que le reflet qui surgira,
sera celui d'un nouveau-né.

Le texte de Lucie

Les flocons atterissent sur la laine de ton manteau. Ils résistent un temps façon cristaux de sucre sur brioche et finissent par devenir eau s'infiltrant dans les fibres. Je me concentre sur ce mouvement répété. Je ne veux pas croire que tu es en train de me quitter. Pourtant je le pressentais. Quand mes yeux lâchent ta veste, ils restent fixes comme hypnotisés par ce rideau de neige qui nous entoure. Peu à peu le tissu de ton caban n'absorbe plus, les flocons en s'accumulant forment épaulettes blanches. Je peine à entendre ce que tu me dis, j'ai comme du coton dans les oreilles. Tes paroles et tout les bruits semblent assourdis. Il neige depuis la veille. La cour du lycée est immaculée. Je sais désormais qu'à chaque averse de ces glaçons velus, je me souviendrais de toi. De ce froid que tu as jeté sur mon coeur qui avait atteint un dangereux surrégime et s'est soudainement figé comme un lac pris par les glaces. Restent visibles à sa surface les paillettes d'une fête terminée, ces prisons de lumière seuls souvenirs de nos yeux brillants de désir.

Le texte de Mireille Coulange

Paysage de neige

Dans son manteau neigeux que la campagne est belle,
Entourée de silence, habillée de pureté, belle.
Mon regard s'émerveille,
Mon esprit se met en veille.
Je ferme les yeux,
Et me souviens de souvenirs heureux.
Je retourne en arrière, loin si loin,
De quelques dizaines d'années au moins.
Les hivers rigoureux,
Dans leurs manteaux neigeux,
La beauté des lieux,
Les Noël's si froids mais si merveilleux.
Toi la neige qui permettait chaque année,
Au Père Noël d'arriver,
Toi qui l'accompagnais,
Dans son tour de cheminées.
Le sol recouvert de son blanc manteau,
Les arbres vêtus de grands chapeaux,
Je marche à pas feutrés,
Sur la route enneigée.
Mon regard ne peut se détacher,
De ce spectacle d'une grande beauté,
Que l'hiver nous apporte,
Juste devant notre porte.
Dans son manteau neigeux que la campagne est belle,
Belle.